

Le chant de la terre

EMMANUELLE PAGANO L'auteur poursuit sa « Trilogie des rives » avec un roman envoûtant situé dans la vallée du Salagou.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

ELLE fait partie de cette rare famille d'écrivains qui, loin de Paris et des feux de la rampe, bâtissent une œuvre solide, originale et inclassable, ouverte, portée par une écriture fine et puissante, et qui n'hésitent pas à emprunter les chemins de traverse. Loin aussi de l'autofiction, des faits divers romancés ou encore des « factions » (pour *fact fiction*). Auteur d'une dizaine de livres, dont le magnifique *L'Absence d'oiseaux d'eau* (paru 2010), Emmanuelle Pagano honore cette famille-là,

comme le prouve son nouveau roman, deuxième volet de sa « Trilogie des rives », qui porte sur « *la relation de l'eau et de l'homme, du naturel et du bâti, la violence des flux et celles des rives qui les encerclent* ».

Pagano nous emmène dans le Sud, précisément dans la vallée du Salagou, ennoyée par une retenue d'eau depuis la fin des années 1960, et dans ses alentours, jusqu'au Larzac, pour tisser un roman familial dans lequel les générations et les siècles sont remontés. Elle y mêle de nombreux souvenirs de vacances, entre Octon et le bord du Lévézou (littéralement « la source des eaux ») : le passage des brebis ensoufflées, la présence d'Angèle, sa

grand-mère maternelle, la tour de Peyrebrune, et tout ce dur monde des « *hommes esclaves des champs et de leurs virilités orgueilleuses* ».

Les pipistrelles pygmées

Elle y chante également « *le soleil absolu de midi* », les murailles moyenâgeuses « *plongeant sur la vallée de la Murette* », la chapelle dite des Clans (« *petite et toute de marbre rouge* »), les vignes de son grand-père disparues sous les eaux, « *les bruits de l'eau levée par temps d'orage* » ; enfin, cette terre à jamais engloutie. Elle évoque les trêves, ces âmes des morts qui reviennent se manifester aux vivants pour leur demander des prières.

Passent quelques personnages historiques, tel le bénédictin François Bedos de Celles, auteur d'un traité les cadrans solaires, et de *L'Art du facteur d'orgues*, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Et aussi Paul Vigné, homme politique, écrivain, chantre du naturisme et maire d'Octon, décédé en 1943, accompagné par Cincinnatus Cantagrel, ce fou de Virgile qui lui avait appris la transformation du lait, l'apiculture et les secrets du jardinage.

On peut également lire *Saufs riverains* comme un hymne à la Nature, avec l'évocation lyrique du violet des pensées, du « *coriace génévrier* », du genêt d'Espagne,

des fougères reviscentes et des petits ruisseaux limpides. Ailleurs, on relève : « *Le spectacle de la fin du jour commence au-delà de la vallée, sous le rebord méridional du grand causse. L'ombre tourne autour du Roc qui marque, effilée, tourne et s'allonge, étrangement précise au déclin du soleil.* » Avec sa sœur, elles traquent ou portent leur regard sur la diversité de la faune, depuis les petits rongeurs et les salamandres jusqu'à la bergeronnette grise et les lézards ocellés, en passant par les pipistrelles pygmées et les criquets.

Cette étrange et ensorcelante symphonie s'achève sur le portrait émouvant de son oncle Lucien, qui s'apprête à quitter notre monde. ■

SAUFS RIVERAINS. TRILOGIE DES RIVES, II
D'Emmanuelle Pagano,
P. O. L.,
396 p., 19,50 €.

